

## PRÉFACE

Ces récits ne sont pas le fruit de mon imagination. Ils pourront, pour certains, permettre d'avoir un autre regard sur les médiums et , pour d'autres, se reconnaître comme médium. J'aimerais éviter le « je », le « me », le « moi ».... Tout ce qui paraît égocentrique et pourtant je dois me l'imposer.

Mes mots seront ceux du tout les jours. Je me refuse un vocabulaire qui depuis quelques années est appliquée

Alors, lisez ce récit d'une médium à la simple histoire.

## CHAPITRE I

Rien sous le lit, rien sous la commode et pourtant je ne suis pas seule. Tel fut mon rituel pratiquement tous les soirs dès mes premiers pas.

La peur n'était pas présente, bien au contraire. Enfant unique et absolument pas désirée, la mort me semblait familière. Ma mère me détaillait ses avortements « aiguilles à tricoter » vers l'âge de sept ans. Mon imagination me transportait parfois dans son utérus et je sentais la pointe du danger approcher. Alors, je m'accrochais, levant mes fesses virtuelles et je soufflais ma victoire face à la mort.

Je fus la seule survivante. Ce qui eut pour effet une sensation d'invincibilité pendant cette enfance solitaire. Quoique, j'avoue avoir été très bien accompagnée.

Il y avait ces présences qui étaient mes confidentes et plus particulièrement ma grand-mère maternelle.

Décédée en 1947, sa vie m'était contée par ma mère. Ses propos furent confirmés, complétés par les anciens qui avaient partagés le quotidien de ma grand mère.

Confinés dans un quartier, les petites gens de Cabourg s'entassaient dans leurs masures de pêcheurs. Pas plus 3 pièces logeaient des foyers de 4 à 6 enfants en moyenne.

Il y faisait bon vivre !

Tous formaient l'uncité. Nul besoin de paraître, bien au contraire, les mots étaient inutiles pour exprimer le besoin d'aide. Aussi, les portes n'étaient jamais closes. Principalement la pièce à vivre avec sa cuisine d'où émanait des « à table » qui inviter aussi les voisins en difficulté.

Ma mère dormait avec son petit frère dans un lit placé au bout de celui des parents. Ma mère me racontait : « combien de fois j'ai entendu frapper doucement à la petite fenêtre la nuit et je me souviens des mots : » Madame Marette y a ma femme qui accouche; ça va mal, la sage femme vous attend », Madame Marette le petit Untel es t mort, vous pouvez le préparer », « Madame Marette la fièvre du petiot ne tombe pas ». Et puis, la journée les demandes reprenaient.

Parfois, elle revenait avec un nouveau né venu trop tôt. Elle le déposait enveloppé de linges dans une boîte près du poêle et le rendait à ses parents quand il était sauvé.

Je la voyais partir vers une source à 7km de chez nous à pied pratiquer une neuvaine, rapporter de l'eau pour soigner les coqueluches.... »

Ma grand mère guérissait mais ma mère n'a jamais prononcé le mot guérisseuse. C'était ainsi elle était reconnue comme telle.

Un soir d'été ma grand mère rentrait de Caen en bus. La chaleur a excusé les mots qu'elle prononça sur le pas de la porte : « Je vais me coucher. J'ai mal à la tête mis je ne me relèverais plus ». Quelques semaines plus tard elle décédait d'une tumeur au cerveau. Elle savait !

Celle qui avait mis au monde ses six enfants seule laissé deux orphelins de mère : ma mère 14 ans et mon oncle 9 ans.

Je n'ai jamais connu cette femme et pourtant elle était présente. Comment l'expliquer ? Nous échangeons toutes les deux sur mes peurs, mes joies, mes doutes et mes mensonges ...J'ai toujours ressenti une profonde admiration, un respect naturel. Elle m'a aider à ne plus comprendre les présences.

Quand les premières images me sont apparus, je me réfugiais près d'elle. Certes, je ne comprenais pas ma sa douceur calmait mes interrogations. Il m'a fallut 33 ans pour révéler notre secret.

Ma toute première fois, j'avais environ 4 ans. Le souvenir est intacte et son angoisse aussi. Nous étions en Autriche. Mon père encadrait ses élèves pour les classes de neige pendant les vacances de Noël et Pâques. L'avant dernier jour, le bus nous emmenait au Liechtenstein pour les achats de souvenirs.

Une nuit, je me suis réveillée. Je me vis entrer dans un magasin, me diriger vers un portant à foulards. Sans choisir, j'en saisis un et une fois déplié toujours attaché, je découvre une bouille de chaton angora gris au regard bleu perçant. La peur m'a saisis, je sentais un danger inexplicable. Ce n'était pas de l'angoisse, plutôt une appréhension.

Le matin , les élèves grimpent dans le bus et Papa nous installent, ma mère et moi à l'avant. Je ne me souviens pas si le trajet fut long. Le paysage occupait toute mon attention. Je guettais « le château accroché » à la montagne.

Papa m'avait raconté que la famille princière été marqué par le drame de l'hémophilie comme l'avait été le Prince Aléxis de Russie.

La forteresse apparut et je me laissais transporter d'une salle de réception à des chambres plus sombres. Des tentures lourdes ornés les murs de vastes pièces et de longs couloirs tarabisquotés me rappelaient mon petit âge. Alors, je sortais de cet endroit que je n'ai jamais visité car seule la façade était rassurante.

Je ne me souviens plus très bien du Liechtenstein. Restent, dans ma mémoire, les énormes gâteaux présentés dans la devanture d'un salon de thé et la clenche en bois, saisis par une main, d'une boutique de souvenirs.

Ce fut comme un instantané. Quelques pas et sur la pointe des pieds j'attrape le foulard, le chaton m'alerte en me fixant son regard bleu d'un danger, pas mortel, une alerte. Il ne fallait pas acheter de souvenirs, rien...rien acheter.

La journée s'est effacée jusqu'au départ. L'ambiance était à la hauteur des sommes dépensées pour les achats de cigarettes, cigares, alcools...tablettes de chocolat.

La frontière approche et Papa prépare des papiers debout près du chauffeur. Il est souriant, heureux. Lui, qui a perdu son père à Verdun. Lui, qui avait été soldat en 39. Ma mère semblait plus tendue, elle me tenait la main. Elle gardait le souvenir douloureux de l'occupation et de l'absence de ses trois frères partis au front.

Les portes du bus s'ouvrent, un soldat allemand, jeune, regarde sans voir. Le ton est donné, je croise son regard et je suis saisis : L'alerte.

Les images s'entrechoquent, passent d'une époque à une autre pour revenir à une réalité. Je me souviens de ces superbes bottes de cuir, de ces cris, ces ordres, de la bousculade, des

élèves qui se précipitent dehors. Ma mère profite de cette bousculade pour me plaçant des tablettes de chocolat dans les jambes de mon fuseau et des paquets de cigarettes coincés entre l'élastique et mon ventre. Nous sommes précipités dans la neige. Triés, puis laissés sur place. Papa est emmené à l'intérieur du bâtiment très éclairé, sa tête est baissée sur ses papiers qu'ils présentent. Ils viennent chercher des élèves par petits groupes. Je ressens de l'humiliation mais aussi des présences jeunes, très jeunes. Les larmes glissent sans que je l'ai provoqué. Je ne comprend pas. Je ne me sens pas en danger. Elles sont derrière moi et je ne comprends pas les messages. Lorsque les élèves sortent en pleurs mes larmes dévalent sur mes joues, ils sont accompagnés d'enfants d'une autre époque habillés de manteaux longs, de casquettes, de bonnet, de grosses chaussures. Tous en gris et noir. Eux ne pleurent pas, ils accompagnent. Nous sommes repartis tard dans la nuit. Je n'avais pas froid, les pieds ancrés dans la neige épaisse. Je ne me souviens pas du retour, pas même d'être remontée dans le bus.

Enfin dans mon lit, j'écoutais Papa racontait que chaque élève avait du déchirer tout ce qu'ils avaient acheté, qu'ils avaient été fouillés, humiliés. J'ai entendu la terreur d'une autre époque.

## Chapitre II

Régulièrement, ma mère m'emmenait chez le médecin. Chaque fois c'était : « Je ne comprends pas elle fait des cauchemars toutes les nuits. Souvent vers 21 h elle descend, les yeux ouverts et fixes jusque dans la cuisine. Une nuit, elle a refait le lit du couffin de sa poupée. Elle raconte des histoires mais on ne comprend pas. On ne sait pas à qui elle parle ». Et le médecin de répondre par une ordonnance de Théralène avec un « ne vous inquiétez pas elle revit sa journée ». Je l'aimais bien ce médecin vietnamien.

Je continuais à pousser, je continuais mes dialogues. Pas toujours acceptée, trop étrange pour la cour de récré, trop gaie, trop heureuse, je troublais.

Accompagnée de plusieurs camarades nous parcourions les 2km à pieds. Nos parents s'arrangeaient à ce que nous formions un groupe pour ne pas être la proie des prédateurs sexuels. On me lâchait devant la barrière de notre maison ou plutôt je les laissais dans leurs futilités.

Ma vie, telle qu'elle m'emplissait de bien être, commençait. Après un bref passage dans la cuisine pour avaler un goûter et les devoirs du soir, je partais, volais sur mon vélo.

Je retrouvais celui qui fut mon fidèle compagnon jusqu'à mon départ vers la Normandie.

Les ravages de la dernière guerre s'effaçait lentement pour laisser place à des cubes d'une dizaine d'étages, une église au clocher séparée de son cœur, des places bétonnées.....Nous y sommes allés quelques fois mais je me sentais trop oppressée. Comme si l'on m'avait enfermé, je retrouvais cette sensation d'emprisonnement qui m'enveloppait dès que je me trouvais entre 4 murs inconnus.

La rue était notre terrain de jeux.

Un jour mon ami quotidien me dit : « Il faut que j'aille me confesser pour communier à la messe ».

« C'est quoi ? »

« c'est quoi quoi ? »

« confesser, communier »

« Suis moi »

Pour une fois c'est lui qui me menait en terre inconnue.

L'église se rapprochait plus d'une chapelle de style roman. Devant la lourde porte d'entrée, il chuchota : « confesser, c'est dire au curé les bêtises que tu as fait pendant la semaine. »  
« et t'es puni? »

Il hausse les épaules :

« Non justement, il te dit combien de fois tu fais ta prière et hop t'as plus de péchés. Le dimanche tu peux aller à la messe et t'es lavé qu'il dit »

Là, ça m'échappais totalement et je décidais de remettre mon analyse à plus tard. Il me fallait observer, avoir plus d'indications.

La lumière était accueillante. Je le suivais pas à pas. Il trempait ses doigts dans de l'eau contenu dans une grande coupe en pierre. Je fis de même et là, je m'arrêtais incapable de reproduire le geste qu'il venait de faire. Son front, son ventre et trop vite !

À présent, il file vers une penderie qui a un rideau à la place de la deuxième 55 porte, se plie pour disparaître. Figée, j'attends.

J'apprivoise le lieu, le balaye du regard. Sur la gauche une statue m'appelle. Alors, sans crainte je la rejoins. C'est une femme qui penche la tête sur la gauche et semble mélancolique. Elle est tellement douce. Je m'assois et ne comprend pas pourquoi il y a une chaise à l'envers avec une assise presque à terre. Des bougies hautes, fines caressent sa robe, embrassent son visage.

Une présence , une seule se détache et m'offre un sourire d'une tendresse qui m'était inconnue. Je ne reconnais pas vraiment le visage et pourtant je reconnais ma grand mère. Elle est un peu pâle, grande et menue. Ce n'est pas la femme de la photo. Celle que ma mère m'avait souvent montrée et qui était très ronde, habillée de noire, fatiguée au point que ses yeux n'étaient plus qu'un trait.

Je pouvais la regarder tout guettant la sortie de mon petit guide. Ce fut assez court et ce fut toujours le cas par la suite. Juste le temps de m'indiquer qu'elle était ravie et que je vivais un moment important. Un peu comme une alerte qui pouvait être rassurante et parfois indicative.

Mon petit compagnon sort tête baissée, m'ignore et se met à genoux sur la chaise à l'envers. Ses mains sont jointes. À ne rien comprendre !

« Viens, ça y est. »

Je regarde une dernière fois la statue, sourit à ma grand mère et suis un peu à regret mon petit chef.

Une fois dehors, les questions affluent :

« Pourquoi tu tremper tes doigts ? Pourquoi tu rentres dans l'armoire ?....

« Tu n'es pas catholique ? »

« c'est quoi , »

« c'est compliqué à expliquer. Demande à tes parents »

Un peu vexée et surprise par si peu de réponses, je grimpe sur le vélo le laissant loin derrière moi.

« Attends »

Trop tard !

### Chapitre III

Les interrogations trottent mais je ne sais pas comment aborder le sujet. Alors, je me confie à ma grand mère. Mon petit doigt frotte un des petits papillons qui fleurissent la tapisserie

de ma chambre. C'est un défi que je m'étais lancée. Effacer l'un d'eux sans que ma mère ne s'en aperçoivent.

« Comment il peut effacer ses bêtises comme ça ? C'est pas juste...il est même pas puni et pourquoi c'est ce monsieur qui sait ? Ça veut dire que ses parents ne sont pas au courant..... »

Je voyais peu mon père qui partait très tôt et rentré trop tard pour que je le vois. Excepté le samedi et le dimanche et là, il était le mien. J'avais le droit de le prendre par le bras et il m'emmenait prendre un coca cola dans un café tous les dimanches matins. Parfois, il m'intimidait.

Nous étions très bavards tous deux et comme je n'avais pas le droit de couper la parole à table, je courais, m'assois à table et criais : « prem's ». Ses yeux bleus riaient, ma mère était plus souvent dans la retenue.

Pourtant, il y avait un moment privilégié avec elle. Quand elle me faisait manger. Le rituel du plateau télé qui me permettait de placer mes questions.

Elle ne m'avait pas voulu et elle ne voulait plus que je grandisse. Tous les soirs à 18h30, nous asseyons sur le canapé près de la télévision. Sur ses genoux, le fameux plateau avec une soupe de vermicelles à lettres ou de légumes, un morceau de fromage et un yaourt. Elle me faisait manger comme un bébé à la cuillère à soupe.

À pas compté, j'entamais la conversation et je savais qu'elle aimait être mise en valeur « intellectuelle ».

« Dis, tu sais ce que ça veut dire confesser ? »

« Oui, c'est quand tu dois dire au curé tes bêtises »

« et les parents, il ne savent pas ? »

« Ça dépend »

« Et pourquoi le curé il est plus fort que les parents ? »

« Il représente Dieu »

« Dieu ? C'est qui »

« Avale »

Je laissais passer trois cuillères

Paul, il va se confesser. Je peux y aller ? »

« Tu ne peux pas. Tu n'es pas baptiser »

Et boum, je commençais à me demander si la maîtresse faisait correctement son travail.

« C'est quoi le baptême ? »

« C'est une protection. Quand les enfants naissent et que les parents sont catholiques, ils baptisent leurs bébés. »

Protégé de quoi ? Je me sentais en sécurité avec mes présences et ma grand mère.

« Je ne suis pas baptisée parce que je n'ai pas besoin de protection alors ? »

« Non, ton père n'est pas croyant parce qu'il est orphelin de guerre. Il ne croit pas en Dieu. Quand tu es né, j'aurai aimé te faire baptiser mais il a refusé et c'est aussi pour ça que tu as un seul prénom »

« Parce que l'on peut avoir d'autres prénoms ? »

« Oui, souvent on met le prénom des grands parents, des parrains, marraines . Bon avale!

Regarde c'est « Bonne nuit les petits »

Point final !

Les jours suivants, j'interrogeais Paul. Il m'apprirent .... Pas grand chose en faite . Il faisait du catéchisme pour faire sa communion privé, après il y aurait sa communion solennelle et là : « J'aurai des cadeaux : une montre, un réveil, une chevalière... »

À ne plus rien y comprendre !

Un curé qui ne punit pas et des cadeaux ....

Je décidais de suivre et d'écouter Paul. D'interroger mes compagnes de chemin d'école qui m'apprirent qu'elles étaient baptisées . Alors, j'accompagnais Paul tous les samedis à l'église. Son rituel ne m'intéressait plus, j'avais le mien. Devant ma statue, je posais mes genoux sur le prie Dieu et parlais, racontais.

La fin de l'année scolaire approchait. Nous partions tous les ans à Villers. Papa, professeur d'E.P.S tenait le bassin d'école pendant les deux mois. Ma mère bronçait.

Je devais dire au revoir à ma statue et j'avais pris une décision : demander à mon père l'autorisation d'être baptisée.

L'été fut plaisant. Je profitais de Papa, ma mère me laissait une totale liberté. Comme tous les ans, nous partions en Corrèze rendre visite à ma famille paternelle.

Moments privilégiés avec cet homme tendre, attentif et prenait le temps, quand il avait la chance de ne pas travailler , de mieux me connaître. Il me contait son enfance douloureuse. Enfant « bi orphelin », comme il disait, pendant la Grande Guerre, Papa fut élevé au fin fond de la Corrèze par sa famille maternelle. Comme il en était coutume à cette époque, son quotidien est ponctué, selon les saisons, de cueillette des champignons, les mures, les foins et surveillance du petit troupeau. Combien de fois m'a t'il dit avec son doux sourire : « 7km à pieds pour aller à l'école avec des bottillons de femme en attendant les sabots de mon frère ou des mes cousins. J'aimais lire, tourner les pages, écrire, l'odeur de l'encre. Je garde l'image de l'instituteur qui nous faisait cours en patois, lire et relire ma dictée et perplexe soufflait : « non, pas de fautes, pas de fautes ». Alors un jour il est allé voir mon oncle qui montait les murets en pierres pour séparer les champs. Je me souviens de ce jour où il lui expliqua qu'il fallait me faire passer le concours pour l'école supérieure. Mon oncle m'a regardé comme une bête curieuse et a tapé dans la main de l'instituteur. J'aurai aimé faire chirurgien mais faute de moyen j'ai passé le concours de l'école Normale. Après, un mariage, 3 enfants, une guerre, un divorce et près de 15 ans comme instit, j'ai décidé de passé le concours pour être prof d'E.P.S. Tu vois ma titite rien n'est impossible! »

J'aimais ces instants privilégiés et un de ces tendres moments j'en profitais, un peu hésitantes, pour lui faire ma demande : « Papa, je voudrais être baptisée. »

Très surpris : « Pourquoi donc ? Tu sais je suis athée. Je ne crois pas en Dieu. Il ne m'aurait pas enlever mes parents si jeunes si il existait. Je n'ai pas de colère. C'est ainsi. »

Je baissais le nez : « Je ne sais pas comment l'expliquer mais j'en ai besoin. Je crois, je ne sais si je crois en Dieu, je crois. Tu es d'accord ? »

Son regard partit vers l'horizon : « je ne suis pas surpris. Si c'est ton souhait, je ne m'y oppose pas »

Papa était un dieu !

Le soir ma mère m'informa : « quand on rentre je t'inscrirai au catéchisme et tu as de la chance ton cousin va être baptisé comme ça tu verras. »

Là, c'était cadeau....

Effectivement, juste avant la rentrée des classes nous revenons à Cabourg pour le baptême. Il était tout en blanc. Tout petit dans les bras de ma tante, il était habillé d'une robe avec un bonnet. Nous nous sommes rassemblés autour d'une baignoire en pierre posée sur un pied.

Le prêtre a parlé de bienvenue, de bénédiction, de protection, de Dieu, du fils de Dieu. Il expliqua que le parrain et la marraine étaient devraient s'occuper du bébé si ils mouraient. Ce n'était pas idiot. Au moins, il y avait des gens qui s'engageaient à s'occuper de nous. Oui, mais mes cousines...elles ne seraient plus avec leur petit frère et seraient chez parrains et marraines... je lâchais lâchement mon analyse car le prêtre se prit à asperger mon cousin d'eau. Attentive, je le vis faire un geste fluide et parla d'onction pour faire un signe sur le front du bébé. Ce fut un moment à part, je ne voyais plus, je voyais la sagesse et je compris que ce geste je devais l'inscrire dans ma mémoire.

Quand nous sommes sortis, Papa nous attendait sur le parvis de l'église. Nous savions qu'il attendait aux portes d'une maison qui n'était pas encore la sienne.

Je ne saurais expliquer l'empreinte de cette cérémonie et ce qui est certain : je devais demander le baptême.

La rentrée des classes eut un goût spirituel. Enfin, j'allais avoir accès à un univers qui répondrait à mes interrogations.

Mes premiers pas chez la « dame cathé » me désespérèrent. Deux fois par semaine je devais me rendre chez une femme acariâtre d'un âge certain aux cheveux colorés d'un noir corbeau. Très vite je décidais de faire acte de présence et de m'évader dans mon monde tout au long de cette interminable heure de charabia. Je posais la question : est-elle aussi naïve pour nous raconter de telles histoires ? À coup de miracles, d'enfer, de paradis, d'un Dieu qui voyait toutes nos bêtises...

Le samedi, nous nous rendions à l'église pour nous confesser.

« Paul, Tu vas lui dire quoi au curé ? »

« Je me suis battue avec ma sœur »

« t'as de la chance, tu sais »

« T'as qu'à lui dire que t'as menti »

« menti ? J'ai pas menti »

« Tu dis que t'as pas fait tes devoirs »

Là, j'étais atterrée. Je ne pouvais pas dire mon véritable péché : j'allais mentir au curé !

J'aimais ce moment avec cet homme doux et attentif. Nichée dans le confessionnal, je lui soufflais mon pseudo mensonge. Il ne réprimandait pas, juste quelques mots sur le mensonge qu'il ne fallait pas inventer. Juste pour m'expliquer la conscience ! Un pater, un ave que je partageais avec ma grand mère et je repartais légère.

La messe m'ouvrait les portes de mon univers. Encore récitée en latin en majeure partie, je pouvais trouver une véritable sérénité dans ce lieu.

J'appris que la statue était Marie, la maman de Jésus. J'aimais venir la voir, lui parler ma grand mère à mes côtés.

J'aimais rendre visite aux autres statues qui me livraient leurs noms. Ils étaient mes anges, mes interprètes.

J'avais mes confidents. A genoux sur le prie Dieu, je m'évadais, je respirais, j'inspirais une sérénité nécessaire pour replonger dans un univers qui n'était pas mien.

Qui pouvait s'intéresser à ce petit bout de bonne femme loin des préoccupations des cours de récré.

Seul Mon petit compagnon de jeu me suivait comme mon ombre sans qu'aucune question l'effleurât. Dieu que le quotidien aurait été cauchemardesque si je n'avais pas été accompagné de mes présences rassurantes.

L'année avançait, le cathéchisme s'effaçait, ma foi faisait son chemin.

Papa ne me posait pas de questions sur cette démarche vers mes croyances. Je le voyais si peu, trop peu. Il m'apprit bien plus tard qu'il n'avait pas été surpris par ma demande.

Ma mère persévérait dans son indifférence.

Enfance ou pas, je me tenais derrière cette vitrine de la vie. Curieuse, je regardais mes « petites camardes » m'écarter de leurs jeux. J'intriguais par mes remarques qui les mettaient en difficulté. Elles ne comprenaient pas comment je pouvais les deviner, prévoir, anticiper....

J'avais cette possibilité d'être juste légèrement au dessus de leurs petites vies. Parfois elles se regroupaient par 3 ou 4 et décidaient si j'allais avoir l'autorisation de participer à leurs jeux, à leurs bêtises et je n'étais jamais surprises par leurs choix.

Elles m'amusaient et cette vie m'ennuyait.

Quand aux « maîtresses » d'école, je relevais du mystère. Elle ne savait pas où me placer. Comment gérer cet électron libre qui se parlait même quand elle était assise seule à un bureau devant le tableau.

J'aimais apprendre mais les journées paraissaient si longues quand la plupart de la classe ne comprenait pas une leçon de quelques matières que ce soit.

Alors, je regardais par les fenêtres à grands carreaux et je parlais au ciel. Il faisait bon parmi ces doux courants d'air tièdes et rassurants.

Enfin, le printemps arrive et j'approchais de mon baptême. Ma mère avait demandé à son frère et sa belle sœur d'être respectivement mon parrain et marraine.

Je ne fus pas surprise quand ils refusèrent de venir : trop loin.

Mon oncle ne m'appréciait pas vraiment, ma tante était adorable. Leur décision m'arrangeait.

Ce fut la fille de notre voisine qui les représenta et j'en fus ravie. Madame Fernandez n'avait pas pu avoir d'enfants et avec son mari il formait un couple heureux, uni. J'aimais cette famille simple qui m'accueillait quand je cherchais attention et écoute.

Je trouvais Éliane d'une élégance naturelle comme sa mère. Deux générations sous le même toit et jamais de disputes, ils se comprenaient sans avoir besoin de parler plus que ça. Pourtant, n'arrêtait pas de discuter. J'étais comme chez moi, voir mieux car j'allais et venais...suivais le père d'Éiane dans le jardin.. il me montrait ses arbres fruitiers, m'expliquait la nature, le temps de vivre pleinement.

C'était un ancien boucher, petit, rond et tout doux. Un après midi je le regardais et je fus saisi par une image. Il était allongé dans le petit couloir et ne bougeait plus. Un an plus tard, il partait d'une crise cardiaque près du meuble à téléphone sur le carrelage noir et blanc ce petit espace. Dès lors, je profitais de chaque instant avec cette famille qui allait disparaître en moins de 5 ans.

La mort m'était familière.